

RENAISSANCE

EMME

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A. M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 11
LYON

FRANC PARLER

Nous touchons au dernier acte de la grande persécution religieuse. Dans quelques jours, les satellites de Dioclétien, nous voulons dire les commissaires de M. Constans, se présenteront aux portes des congrégations rebelles et prieront poliment leurs membres de se disperser. Tout a été dit sur cette barbarie sans pareille, sur ces martyres douloureux qui se terminent généralement par un excellent souper chez des fidèles charitables, et il serait oiseux de réfuter par avance les jérémiades intéressées que nous avons entendues hier et que nous entendrons demain.

Ce qui n'a pas été suffisamment dit peut-être, c'est que dans toute cette affaire, les congrégations de Capucins, de Dominicains, d'Oblats, de Maristes ou de Carmes, jouent une véritable partie de dupes au profit des Jésuites.

Ce sont les Révérends Pères, en effet, qui dirigent tout ce mouvement, qui tiennent tous les fils de cette vaste intrigue, par les mains de l'épiscopat français, réduit à l'état de domesticité vis-à-vis de saint Ignace.

C'est de là qu'est parti le mot d'ordre de la résistance à outrance et du non possumus.

La plupart des congrégations grillaient d'envie de demander cette autorisation, qui leur eût été accordée sans barguigner, de profiter de cette occasion unique d'acquiescer à une existence légale au grand soleil, d'obtenir droit de cité et de patrie.

Il eût fallu être fou du cerveau pour ne pas voir les avantages de cette nouvelle situation qui leur était presque offerte par le gouvernement.

Or, croyez-vous bonnement que ces Dominicains, ces Capucins, ces Maristes

et ces Carmes plus haut nommés, possesseurs de vastes établissements en pleine prospérité, propriétaires d'immenses considérables, n'aient pas eu la velléité et le désir de s'incliner devant les décrets et de conclure un accommodement aussi avantageux pour leur sécurité que pour leur fortune ?

Où certes, ils l'ont eue cette velléité, et en cherchant bien dans leurs petits papiers, on trouverait certainement des projets de requête à l'adresse du ministre de l'intérieur et des cultes.

Mais une volonté plus forte, une volonté supérieure, la volonté de l'évêque serviteur des Jésuites, est venue opposer un veto absolu et formel à toute tentative de ce genre :

Défense de rien demander ;
Défense de solliciter n'importe quoi ;
Défense de céder aux injonctions du gouvernement ;
Défense d'obéir à la loi ;
Défense de séparer ses intérêts, sa cause et sa fortune des intérêts, de la cause et de la fortune des Révérends.

Et tous se sont inclinés, et tous se sont tus, et cette obéissance de cadavre a prouvé une fois de plus que les Jésuites omnipotents sont maîtres de l'Eglise, commandent aux évêques et font marcher au doigt et à l'œil, non-seulement le clergé, mais les moines de toutes robes, de toutes tonsures et de tous ordres.

Il faut remplacer le vieux Credo catholique : Je crois en Dieu le père Tout-Puissant, etc.

Le bon Dieu cède la place à Escobar. Dans de telles conditions de platitude et d'abaissement, les congrégations méritent-elles le moindre intérêt, la moindre commisération ?

Allons donc ! Tous ces gens-là avaient la facilité de vivre et de dormir tranquilles, — ils préfèrent s'acquiescer aux

éternels factieux que tous les gouvernements ont dû successivement mettre à la porte, — tant pis pour eux !

Entre une soumission honorable aux lois de leur pays et une servitude méprisable aux ordres d'une secte despotique et violente, — ils préfèrent la servitude, — tant pis, tant pis pour eux !

Que les Capucins, les Dominicains et les Carmes ne viennent pas se plaindre d'être interdits comme les Jésuites, dispersés comme les Jésuites, impopulaires et détestés comme les Jésuites, car ils sont entrés volontairement dans la peau des Jésuites, et toutes leurs récriminations ne méritent d'autre réponse que le refrain connu : Tu l'as voulu Georges Dandin.

JACQUES BARBIER.

La Lance d'Achille

La plupart des journaux républicains ou simplement libéraux se sont trouvés d'accord pour convenir que le gouvernement avait commis une sottise en interdisant la réunion du cirque Fernando.

Cette réunion, on le sait, avait pour prétexte une manifestation en faveur de la paix. Le ministère estimant que la paix n'était pas menacée le moins du monde, a jugé utile de couper court à des manifestations dont les violences possibles ou probables iraient absolument contre le but proposé.

Cette appréciation peut être fondée, et nous sommes les premiers à croire que des manifestations pacifiques placées sous le patronage des citoyens Blanqui, Félix Pyat, Rochefort et autres énergumènes, doivent aboutir inévitablement à des débordements d'invectives et à des mêlées de coups de poings.

C'est là du reste le sort accoutumé de la plupart des meetings de l'intransigeance.

L'oubli, l'apaisement si longtemps prônés par messieurs les communistes ont abouti à des exécutions — en effigie, heureusement comme celle du malheureux Marcerou, et il ne se passe pas une bonne réunion démagogique sans que les frères et amis ne se mangent quelque peu le nez, au nom de la paix sociale et de la concorde républicaine.

Tout fait donc supposer que la paix extérieure eût été traitée de la même façon par les amis de Pyat, Blanqui et Cie. On aurait commencé par des injures pour finir par des tortures. Cela s'est vu récemment au Havre où les projectiles contondants remplacèrent agréablement les syllogismes, et cela se verra aussi longtemps qu'il existera des effervescences et des passions populaires, c'est-à-dire toujours.

Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir quel est le remède le meilleur, le moyen le plus efficace et le plus pratique pour l'écoulement inoffensif de ces effervescences et de ces passions destinées à vivre aussi longtemps que l'humanité.

Est-ce la compression, la barrière, la digue ?

Est-ce au contraire la débâcle, le courant sans obstacle et sans barrage autres que ceux qu'exigent la sécurité matérielle et la protection de la tranquillité publique ?

Nous ne dissimulerons pas que nous tenons pour le second moyen, et les expériences faites jusqu'à présent, concordent à démontrer sa supériorité.

On a dit souvent que la liberté, semblable à la lance d'Achille, guérissait les blessures qu'elle faisait. La comparaison vaut ce que valent toutes les comparaisons qui ne sont jamais absolument justes, cependant on ne saurait méconnaître que cette liberté, même excessive, n'a jamais porté des fruits aussi détestables que la compression à outrance.

Il est d'ordre naturel et physique que

Feuilleton de la RENAISSANCE

Rentrée des Classes

LE SUPPLICE D'UN PÈRE DE FAMILLE

Le Matin

M. Prudhomme (se réveillant). — Quel cauchemar !

Madame Prudhomme. — Que t'arrive-t-il, Joseph ?

M. Prudhomme. — Il m'arrive, Madame Prudhomme, que c'est aujourd'hui la rentrée des classes.

Madame Prudhomme. — Quel bonheur !

M. Prudhomme. — Comment, quel bonheur ?

Madame Prudhomme. — Sans doute, nous allons être débarrassés de Toto qui finissait par devenir insupportable. Que cette fin de vacances était donc longue à venir !

M. Prudhomme. — Femme insouciant, il s'agit bien de Toto, mais du supplice des pères de famille, de la persécution qui commence aujourd'hui !

Madame Prudhomme. — Que dis-tu là, Joseph ! Quoi, on voudrait t'égorger ?

M. Prudhomme. — Pas encore, mais cela viendra. Cet infâme Ferry est capable de tout. Pour le moment, on se contente d'attacher à ma liberté.

Madame Prudhomme. — Comment, on nous obligerait à garder Toto ?

M. Prudhomme. — Pas le moins du monde !

Madame Prudhomme. — A la bonne heure, je respire. Fais-toi qu'il m'a cassé hier encore quatre compotiers, trois carafes et six...

M. Prudhomme. — Laissons les questions de ménage. De plus hautes préoccupations m'assiègent devant la tyrannie gouvernementale.

Madame Prudhomme. — Mais quelle tyrannie, enfin ?

M. Prudhomme. — Les femmes ne me comprendront jamais. La tyrannie qui foule aux pieds ma liberté de père de famille...

Madame Prudhomme. — Tu l'as déjà dit !

M. Prudhomme. — Je le répète avec conviction ! L'oppression odieuse qui prétend m'interdire de faire élever Emmanuel...

Madame Prudhomme. — On peut encore l'appeler Toto, à neuf ans et demi.

M. Prudhomme. — Emmanuel est plus noble... de faire élever Emmanuel chez les dignes religieux, les Révérends Pères qui forment son esprit et son cœur élèvent son

âme dans le respect de toutes les choses respectables.

Madame Prudhomme. — Que ne lui apprennent-ils à respecter ma vaisselle !

M. Prudhomme. — Bref, je veux mettre mon fils chez les Jésuites.

Madame Prudhomme. — Et tu le mettras encore, puisque les Pères ouvrent leurs collèges à deux battants.

M. Prudhomme. — Oui je l'y enverrai, mais au prix de quels dangers, de quels périls ! Les sbires du ministère ne nous attendront-ils pas au passage, ne nous saisiront-ils pas moi et mon enfant pour nous exiler, nous déporter... Ah ! Amélie, ce soir tu n'auras peut-être plus d'époux !

Madame Prudhomme. — Voyons calme-toi, Joseph ! Ne prends pas ainsi les choses au tragique, et enfile ton pantalon, car tu prendrais froid à gesticuler de la sorte.

M. Prudhomme. — Qu'est-ce que ce froid, auprès du froid du tombeau ! Pauvre enfant, pauvre père ! (Bing !)

Madame Prudhomme. — Ah ! mon Dieu, encore une pile d'assiettes. Il n'est que temps de faire ses malles.

Avant le Départ

Toto. — Non je ne veux pas rentrer, na !

M. Prudhomme. — Mon fils, réfléchissez à ce que vous dites.

Toto. — Tout est réfléchi, ça m'embête et voilà !

M. Prudhomme. — Comment vous hésiteriez devant les bienfaits de l'éducation.

Toto. — Il y a trop de pensums, et puis le père Chose me flanque toujours des gifles.

M. Prudhomme. — Qui aime bien châtie bien, mon ami, et vous devriez lui en être reconnaissant.

Toto. — D'ailleurs je veux changer de pension.

M. Prudhomme. — Changer de pension, le malheureux ! Serait-il déjà perverti par les menées du radicalisme ?

Toto. — Je veux aller...

M. Prudhomme. — A ta perdition, petit drôle.

Toto. — Non, dans un collège où il y ait du café au lait le matin.

M. Prudhomme. — Voilà bien la corruption républicaine... Oh ! cette presse !

Toto. — Et puis Mistinguet m'embête, je veux qu'on le sorte d'à côté de moi.

M. Prudhomme. — C'est cela, l'indépendance sans limites, la liberté sans frein...

Toto. — Ensuite les bancs de la chapelle sont trop durs, ça vous casse les genoux.

M. Prudhomme. — L'impiété, l'irréligion maintenant, c'est complet. Où a-t-il sucé tous ces principes déléterres ?

Madame Prudhomme. — Mais, mon ami, c'est l'histoire de tous les enfants...

M. Prudhomme. — Non, madame ! C'est la corruption du siècle, la décomposition morale, l'oubli de tous les principes salutaires de la conservation sociale.

Madame Prudhomme. — Voilà l'heure de partir, les paquets sont prêts.

Toto. — Hi, hi, hi ! Je veux pas y aller.

les obstacles, les barrières, sont souvent la cause de débordements ou de catastrophes. Vous aviez une rivière tranquille, vous avez un torrent, le jour où vous placez une digue au milieu de son lit. Cela veut-il dire qu'il ne faut jamais construire de digue ? Non certes, mais il faut les établir avec assez de prudence et de coup d'œil pour ne pas en faire une barrière inutile, gênante et plus nuisible que profitable.

Cela est surtout vrai en politique, où les exagérations et les violences se calment d'autant mieux, ou plutôt deviennent d'autant plus indifférentes et inoffensives qu'on leur accorde la mesure la plus large.

Voyez la presse ! Nous ne pensons pas que jamais la liberté d'écrire et de tout écrire ait été poussée plus loin. Intransigeants de gauche et de droite, démagogues de barrière et communards de sacristie, font assaut de violences, de diatribes, d'insultes et de gros mots ramassés dans tous les ruisseaux.

On ne poursuit pas, on laisse dire. Qu'arrive-t-il ? Il arrive que le public lui-même se fait justice, que l'opinion dégoûtée, écœurée de ces polémiques honteuses, abandonne les journaux épileptiques à leurs déjections et ne les lit plus qu'avec des pincettes.

On prétend bien que le *Triboulet* et autres feuilles bien pensantes, aussi bêtes que malpropres, font de belles affaires, cela prouverait que leur clientèle distinguée n'a pas l'odorat difficile. Mais la plupart de nos journaux démagogiques en sont réduits à la portion congrue. L'*Intransigeant*, malgré le prestige de Rochefort, se soutient difficilement, le *Mot-d'Ordre* liquide, abandonné par Maret, et la *Commune* de Félix Pyat éjacule dans le vide sa bave hydrophobe.

Le bon sens populaire fait justice, nous le répétons, de ces extravagances de plume, et il ferait justice au même titre des extravagances de parole.

Déjà les réunions publiques des collectivistes ne sont plus considérées que comme des réunions de fous furieux, par tous les démocrates sincères, déjà les ouvriers eux-mêmes, réagissent contre les doctrines abracadabrantes des apôtres suspects du communisme et de la liquidation sociale.

Il en eût été de même des *apôtres* de paix qui empruntent leurs démonstrations au pugilat.

Félix Pyat, Blanqui, s'attrapant par leurs vieilles barbes et nous prêchant la concorde universelle avec des taloches, mais la France et l'Europe en auraient ri aux larmes !

Il fallait laisser rire, il fallait laisser s'enfoncer dans la dérision et le ridicule tous ces extravagants hérissés qui ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils brillent.

La paix intérieure ou extérieure ne s'en serait pas plus mal portée, au contraire.

La manifestation du cirque Fernando, ne pouvait être que bouffonne. M. Barthélemy St-Hilaire et ses collègues devaient laisser travailler les clowns.

M. Prudhomme. — Emmanuel, je vais te prendre par les sentiments.

Madame Prudhomme. — Prends-le plutôt par l'oreille.

Toto. — Alors tu m'apporteras des gâteaux.

Madame Prudhomme. — Oui Toto, embrasse-moi et sauve-toi... Il serait capable de rester !

En Route

M. Prudhomme (seul). — Voici le moment tragique, l'heure terrible. Que va-t-il nous arriver ! Quelle catastrophe nous attend ?

Mes journaux m'ont prédit les choses les plus épouvantables. Une répression à main armée, des commissaires, des gendarmes, une tuerie peut-être, le massacre des Innocents. *Sursum corda* ! Je braverai tout pour mon indépendance, pour ma liberté de père de famille.

Toto. — Papa, j'ai faim !

M. Prudhomme. — Mange cette miche... en attendant peut-être le pain amer de l'exil.

Toto. — Nous sommes arrivés, j'aperçois la boîte !

M. Prudhomme. — Du courage, et sachons montrer à nos modernes révolutions...

L'Employé. — Descendez vite, le train va repartir.

M. Prudhomme. — Il ne manquait plus que nous faire tamponner, maintenant. C'est peut-être dans les projets du cabinet,

LE CONFLIT

Les journaux conservateurs si empressés naguère à reproduire les ergotages indigestes de l'avocat Rousse et même du solennel et pompeux Demolombe, se sont bien gardés d'insérer le mémoire adressé par M. Constans, ministre de l'intérieur et des cultes à son collègue le garde des sceaux.

Nous comprenons cette abstention, car il y avait pour les organes de l'ordre moral, un certain ennui à se voir froter le nez dans leurs contradictions.

Quoique nous n'ayons pas accoutumé de faire des compliments aux ministres qui n'en donnent que trop rarement l'occasion, il serait injuste de ne pas reconnaître que le mémoire de M. Constans, dont les dimensions sont infiniment plus modestes que celles des consultations cléricales, est un monument de logique et de droit devant lequel il faut s'incliner, à moins de rompre en visière avec l'évidence et le sens commun.

Le ministre, au surplus, n'avait pas à chercher bien loin ses arguments et ses doctrines, car il lui suffisait de les prendre dans le bissac de ses propres adversaires.

Ainsi que nous l'avons déjà dit bien souvent, dussions-nous le répéter à satiété, le Tribunal des conflits fut un instrument dont l'ordre moral joua avec une maestria sans précédent, pour la confusion des malheureux républicains.

A la moindre plainte, à la moindre réclamation contre les préfets, les commissaires et les agents du sérénissime duc de Broglie et son compère de Fourtou, ces messieurs vous renvoyaient devant le Tribunal des conflits, comme Jean Lapin devant Grippeminaud.

Et le Tribunal des conflits sans avoir besoin de consulter Rousse et Demolombe, vous condamnait galamment aux dépens.

Il suffisait alors du moindre bout de galon pour se permettre les choses les plus extraordinaires.

Le préfet de Tracy ayant saisi un clyso-pompe fut renvoyé des fins de la plainte, parce que le clyso-pompe pouvait être considéré comme un instrument révolutionnaire. Un éditeur ayant imprimé que 363 députés étaient des assassins et des incendiaires, sortit de l'audience plus blanc que neige, parce qu'il avait difamé pour le compte du gouvernement.

Le moindre sous-préfet de combat vous eût volé votre montre ou fait votre chaîne, que le Tribunal des conflits lui eût décerné des éloges publics.

On comprend si avec de tels précédents, M. Constans devait être à l'aise pour défendre ses préfets qui sans saisir le moindre clyso-pompe, se sont contentés d'exécuter les décrets réguliers d'un gouvernement non moins régulier.

Tous ces jugements de compétence d'une magistrature inféodée au cléricisme, toutes ces menaces de poursuites personnelles contre les préfets, les commissaires et même les serruriers, tombent comme des châteaux de cartes biseautés, en face d'une jurisprudence et d'une doctrine dont les auteurs sont précisément les plaignants d'aujourd'hui.

Sans se livrer à des gloses aussi longues que diffusées, M. Constans se contente de citer quelques arrêts, quelques dates, quelques textes :

Voilà ce qui a été jugé, messieurs, jugé par vous-même. Vous plairait-il, de juger le contraire aujourd'hui, parce qu'au lieu d'être sur l'estrade, vous êtes dans le prétoire ?

Allons non, ces palinodies juridiques passent la permission.

Blanc pour vous, noir pour les autres, — ce serait trop. Tout est un défaut,

un moyen comme un autre de supprimer les pères de...

Le Concierge. — Bonjour monsieur Prudhomme, bonjour monsieur Toto.

M. Prudhomme. — Comment c'est vous, Grégoire, vous encore là, je vous croyais égaré...

Grégoire. — Ah bah !

M. Prudhomme. — Ou du moins banni avec vos maîtres.

Grégoire. — Pardon, moi je ne suis pas Jésuite, et puis c'est la société civile...

M. Prudhomme. — Comment la société civile...

Grégoire. — Oh ! soyez tranquille, j'en aurai rien de changé. Si vous voulez revoir la maison, M. Prudhomme.

M. Prudhomme. — Il n'y a pas de danger ?

M. Prudhomme. — Mais des embuscades, des surprises, des commissaires cachés derrière les portes, des gendarmes au coin des corridors.

Grégoire. — Non, non, tout a été prévu, M. Prudhomme. Il ne s'agissait que de changer de masque. Ainsi le Père Chose est devenu l'abbé Machin, si cela ne suffit pas, on portera des redingotes.

M. Prudhomme. — Quel dévouement !

Grégoire. — Et des pantalons.

M. Prudhomme. — Quel hérosisme ! Aie ! j'ai eu peur !

comme dit l'autre : *Patere legem quam fecisti*... Supportez la loi que vous avez faite, dignes Grippeminauds, et délivrez-nous de vos larmes de crocodile.

Une Désinfection

Le dernier conseil des ministres s'est occupé, paraît-il, des voies et moyens à prendre pour mettre un frein à l'envahissement de la littérature pornographique.

Il est certain que cette invasion prend des proportions inquiétantes. Depuis que quelques industriels peu scrupuleux ont eu l'idée de rééditer les histoires grivoises qui moisissaient dans les fonds de bibliothèques, il s'est trouvé toute une nuée de plumeurs pour y ajouter encore les produits d'une imagination où la dépravation le dispute à la platitude.

Le public de gâteaux et de gâteaux qui lit ces ordures, est assez nombreux malheureusement pour enrichir leurs auteurs, payer les amendes et les mois de prison des gérants responsables.

Mieux que cela, chaque procès fait hausser le tirage, et les publications poursuivies impriment triomphalement le lendemain de leurs condamnations : *Six mois de prison, — cent mille exemplaires.*

Comment arrêter ce débordement de malpropretés, qui dans l'ordre moral et intellectuel fait une concurrence sérieuse aux odeurs de Paris ?

Si cette littérature obscène ne s'adressait qu'aux viveurs usés et aux soupeuses sur le retour, il n'y aurait que demi-mal, — un peu plus ou un peu moins de corruption ne tirant pas à conséquence dans ce monde spécial.

Mais, par suite de l'extension de leur publicité, de leurs illustrations et de leur bon marché, ces plagiats méprisables de Piron, de Boccace et de la reine de Navarre, finissent par se trouver à la portée de toutes les mains, de tous les regards, de toutes les poches, et menacent de salir l'imagination et l'esprit des jeunes gens et même des enfants.

Il devient donc urgent d'aviser et de prendre des mesures spéciales qui s'adressent, non pas à la liberté de la presse tout à fait en dehors de la question, mais à la salubrité, à l'hygiène et à l'assainissement public.

Ce genre de publications ne relève, en effet, que de la voirie et de l'égout. Sortie du ruisseau cette littérature doit y retourner, et puisque les pénalités judiciaires ne sont qu'un encouragement et un motif de succès, il s'agit de recourir à un autre mode de balayage.

Nous ne verrions aucun inconvénient, par exemple, à ce qu'une petite loi décidât qu'après trois condamnations consécutives pour outrages aux mœurs, dans un délai fixé, le journal pornographique fût condamné à disparaître ou plutôt jeté au tombereau avec la même pelle que les ordures de la voirie.

La loi n'existe pas : proposons-la, elle sera vite votée. Que s'il se trouvait, par hasard, un député ou un sénateur pour se plaindre qu'elle porte atteinte à la liberté de la presse, on lui offrira, pour toute démonstration, d'abonner son fils ou sa fille à l'*Evénement Parisien* ou au *Piron*. La liberté de la presse n'est pas plus intéressée à la publication de ces déjections de mauvais lieux, que la liberté de la circulation au libre passage des tonneaux de vidange.

FEUILLES VOLANTES

Toujours la statuomanie. Ne serait-il pas temps d'enrayer ?

La ville de Niort vient d'élever une statue

Grégoire. — Quoi donc...

M. Prudhomme. — Ce monsieur qui vient de passer. Je l'ai pris pour un commissaire.

Grégoire. — Eh non, c'est notre économe, qui a laissé pousser ses favoris.

M. Prudhomme. — Ses favoris ! Quel courage. Et monsieur le supérieur ?

Grégoire. — Toujours le même dans son même cabinet. Pourtant vous ne le reconnaissez plus.

M. Prudhomme. — Ah je comprends ; les inquiétudes, les ennuis, les souffrances, ont dû l'éprouver terriblement.

Grégoire. — Non, pas trop. Seulement il a mis un faux nez.

M. Prudhomme. — Un faux nez ?

Grégoire. — Oui, pour dépister les inspecteurs. Ils ont beau être malins, on leur fera voir le tour.

M. Prudhomme. — Que de persécutions ! Obliger à mettre des faux nez ! Dites-vous la messe dans les catacombes ?

Grégoire. — A quoi bon ? Le curé de la paroisse viendra officier.

M. Prudhomme. — Au péril de sa vie !

Grégoire. — Je ne le pense pas, car le cuisinier a l'ordre de mettre un plat de plus.

Le Retour

Madame Prudhomme. — Eh bien Joseph, te voilà sain et sauf !

M. Prudhomme. — Oui, bonne amie, mais j'ai vu des choses épouvantables.

à qui, à M. Ricard ! Il nous semble que pour le coup voilà un excès d'honneur.

Rabelais, Denis Papin, Blaise Pascal, fort bien, mais M. Ricard !

Ce M. Ricard fut sans contredit un fort brave homme, un républicain sincère et un avocat de quelque talent. Mais à ce compte, nos rues et nos places seraient encombrées de bon-hommes coulés en bronze. Si encore M. Ricard s'était distingué d'une façon exceptionnelle. Mais non, son ministère ne dura que quelques semaines ; une mort inattendue vint couper court peut-être à d'excellentes intentions. Mais encore une fois nous n'avons eu le temps de rencontrer dans M. Ricard ni Sully, ni Turgot, ni même moins.

Pourquoi une statue dans des conditions aussi modestes ?

Si cela continue, on finira par démonétiser le bronze.

A propos de Niort, M. Antonin Proust, député de l'endroit, a trouvé l'occasion d'y faire une forte réclame à son patron Gambetta.

Le discours de M. Antonin Proust est assurément un bon discours, et nous n'aurons garde de nous élever contre les idées aussi sages que patriotiques qui y sont exprimées, seulement nous n'aimons pas beaucoup cette rage de fourrer Gambetta partout.

Les éloges que lui décernent trop libéralement ses amis ne sont que des pavés d'ours dont les intransigeants se servent pour l'assommer ensuite.

Gambetta se repose au château des Crêtes. Qu'on l'y laisse donc en paix, au moins pendant quinze jours.

L'incendie du pavillon de Flore a démontré une fois de plus la déficiente organisation des pompiers français ou tout au moins de leurs engins de sauvetage.

Il a fallu, paraît-il, près de trois quarts d'heure à la pompe à vapeur, une fois en place, pour trouver de l'eau dans la Seine. Or tout le monde sait quelle énorme distance sépare la Seine des Tuileries. Trente mètres environ. Il faut traverser le quai. Jugez un peu si la pompe n'était pas à vapeur !

Si elle n'était pas à vapeur, elle fonctionnerait beaucoup plus promptement, car dix fois sur dix les pompes à bras arrivent plus vite et sont les premières en action.

Paris n'a rien à envier à Lyon sous ce rapport et réciproquement.

N'avons-nous pas lu avant-hier dans le récit d'un incendie à Vaise :

« La pompe à vapeur est aussi venue, mais elle n'a pas pu servir, car il a été impossible de lui faire puiser de l'eau dans le bassin de la Gare. »

Ca, c'est le comble. Qu'une pompe à vapeur ne puisse puiser de l'eau dans le Sahara, nous le comprendrions, mais dans le bassin de la Gare, à côté de la Saône ! Renversant tout simplement.

Autre guitare.

On a fait lundi 4 octobre un premier essai de nos éternels tramways.

L'essai n'a pas réussi, paraît-il, d'une façon très brillante. Il y a, en certains endroits, des tournants trop courts ou mal combinés qui font dérailler les véhicules.

A qui la faute ? Les ingénieurs l'imputent à l'administration qui aurait interdit les doubles voies.

L'administration s'en prendra sans doute aux ingénieurs.

Il semble pourtant que, depuis qu'il circule des tramways à Paris, à Versailles, à Marseille et ailleurs, on aurait eu le loisir de prévoir ces difficultés.

On annonce un second essai pour lundi ; espérons que, cette fois, tout marchera comme sur des roulettes.

Madame Prudhomme. — Quoi donc. Des arrestations, des violences, des coups...

M. Prudhomme. — Non, mais un Père qui a changé de nom, un économe qui a laissé pousser sa barbe, un supérieur réduit à se mettre un faux nez, et, pour comble d'horreur, un curé qui mangera un plat de plus, pour le faire périr d'indigestion....

Voilà à quelles extrémités, à quels supplices il faut s'exposer pour sauvegarder notre liberté de pères de famille !

Madame Prudhomme. — Et le gouvernement laissera faire ?

M. Prudhomme. — Le gouvernement, ce gouvernement féroce, il enverra...

Madame Prudhomme. — Des bourreaux !

M. Prudhomme. — Non, des inspecteurs. Mais on leur fera voir le tour, m'a dit le portier.

Madame Prudhomme. — Alors de quoi te plains-tu !

M. Prudhomme. — Et mes angoisses, et mes tourments, et mes terreurs les comblez-vous pour rien, Amélie ! Vite à dîner ! Ils voudraient nous voir mourir de faim par surcroît, mais je leur refuserai cette satisfaction.

Madame Prudhomme. — Enfin Toto est rentré, c'est l'essentiel.

M. Prudhomme. — Il est rentré et je n'en suis pas mort. Ne faut-il pas sacrifier sa vie à ses enfants ! Voilà le supplice des pères de famille ! Le rôti est brûlé, bobonne. Je savais bien qu'il faudrait passer par le martyre.

Grosse affaire à la mairie de Caluire.
Les deux adjoints ont donné leur démission, motivée sur les faits les plus graves reprochés au maire et à son secrétaire.
Il ne s'agit de rien moins que de falsifications de signatures sur les registres de l'état-civil.

Le secrétaire, un M. Nicolas, a déclaré qu'il portait une plainte au parquet contre cette accusation. Voilà qui est bien. Quant au maire, M. Gay fils aîné, le féroce intransigeant du Conseil général, il se borne à déclarer que son honneur est au dessus de pareilles calomnies.

Possible, mais en attendant, il faut voir.

Devant une accusation précise, des phrases ne suffisent pas, et on a le droit d'exiger que M. Gay fils aîné si chatouilleux sur les principes et si... pétulant dans ses discours, approfondisse un peu les... irrégularités qu'on lui impute.

D'autant plus que la chose est d'une simplicité biblique. Un bout d'enquête, grand comme ça, sur les registres de l'état civil de Caluire et le public sera édifié sur la robe d'innocence de M. Gay ou sur... voir le Code pénal.

La Commune, journal de Félix Pyat, le tireur de grègues bien connu, annonce qu'elle s'est assurée la collaboration de Vera Zassoulitch.

Est-ce bien la vraie, cette fois ?

Car vous savez qu'il existe de par le monde des douzaines de Vera Zassoulitch. L'héroïne russe a été vue un peu partout, à Genève, à Bruxelles et à Londres. Il y a même des Vera Zassoulitch qui abusent de leur situation, pour se faire offrir à dîner par des révolutionnaires convaincus mais naïfs.

C'est pourquoi la Vera Zassoulitch de Félix Pyat annoncée par l'agence Hayas, peut paraître douteuse. Donnez au moins la photographie.

Ne quittons pas la Russie sans mentionner le mariage morganatique du czar Alexandre avec la princesse Dolgoroucki.

A la bonne heure, ce n'a pas été long, et l'impératrice Alexandrowna a été vite pleurée. On peut même dire qu'elle était pleurée d'avance.

Offenbach est mort !

Offenbach le créateur de l'opérette !

— Savez-vous de quelle maladie, demandait un admirateur de la Grande Duchesse ?

— Mort de désespoir !

— Bah ! il avait des chagrins de famille.

— Non, une déception d'auteur. En assistant à la bouffonnerie orientale, il n'a pu supporter l'idée de n'avoir pas fait la musique.

COURRIER DIPLOMATIQUE

La question de Dulcigno s'embrouillant de plus en plus, nous allons tâcher de l'éclaircir en publiant les correspondances diplomatiques échangées à ce sujet, entre les représentants des grandes puissances.

Ouvrez l'œil !

Lord Grandville à Riza-Pacha.

Excellence,

Le Congrès de Berlin où la Turquie était représentée, ayant décidé que la ville de Dulcigno serait cédée au Monténégro et que les frontières de la Grèce seraient rectifiées sur les points précis que vous connaissez, je me permets de faire appel à la loyauté de votre gouvernement pour l'exécution de ces diverses clauses.

Les Monténégrins attendent, les Grecs s'impatientent, et je connais assez les intentions loyales et pacifiques de la Porte, pour être convaincu qu'elle s'empressera de déférer à ces réclamations légitimes.

Agréez, etc.

Riza-Pacha à lord Grandville.

Excellence,

On ne fait jamais appel en vain à la loyauté de notre gouvernement. Demandez plutôt à nos porteurs de coupons.

Nous sommes loin de méconnaître les engagements de la Porte et les conditions du traité de Berlin. Aussi puis-je vous assurer que Dulcigno sera livré un jour ou l'autre et que les limites de la Grèce seront rectifiées dans le même délai.

Je suis, etc.

Lord Grandville à Bismarck.

Altesse,

J'ai l'honneur de vous communiquer la réponse de la Porte à la mise en demeure que le gouvernement britannique avait cru devoir lui adresser pour l'exécution du traité de Berlin, qui fut conclu sous votre haute initiative.

Votre Altesse prendra connaissance de cette réponse et je ne saurais lui dissimuler dès à présent, qu'elle manque un peu de précision et de clarté.

Bismarck à de Beust.

Communiqué réponse Porte. — Avis télégraphique.

De Beust à de Freytag-Lubowitz.

Demande opinion sur note ottomane ci-jointe. Attends impatience.

Bismarck à lord Grandville.

Excellence,

Après avoir examiné avec une attention soutenue la réponse de la Porte, après avoir demandé l'avis des chancelleries d'Autriche et de France qui, à leur tour, en ont pesé soigneusement les termes, nous croyons pouvoir déclarer, conformément à votre opinion, que ladite note manque de netteté. Il serait donc urgent de faire part de cette impression au gouvernement ottoman.

Lord Grandville à Riza-Pacha.

Je suis chargé de faire observer respectueusement à Votre Excellence que la réponse qu'elle a bien voulu m'expédier, n'a pas paru suffisamment concluante et nette à mes collègues, non plus qu'à moi. « Dulcigno sera livré un jour ou l'autre » est un engagement trop vague, qui demanderait à être précisé.

Riza-Pacha à lord Grandville.

Je regrette profondément que Votre Excellence n'ait pas apprécié toute la clarté de nos engagements. « Un jour ou l'autre » est en effet l'extrême limite de nos concessions. Cependant, pour bien montrer jusqu'à quel point le gouvernement ottoman pousse l'esprit de conciliation, je n'hésite pas à vous confirmer nos engagements précédents, en déclarant que le traité de Berlin sera exécuté définitivement et sans restriction aucune — la semaine des quatre jeudis.

Recevez, etc.

Lord Grandville à Bismarck.

Voici la nouvelle réponse de la Porte. Elle ne me semble guère plus concluante que la première, à moins que cette expression « semaine des quatre jeudis » ait un sens caché que votre haute perspicacité saura certainement découvrir.

Croyez, etc.

Bismarck à lord Grandville.

Impossible de comprendre. Exigez des explications plus positives.

Lord Grandville à Riza-Pacha.

L'expression de « semaine des quatre jeudis » ne nous ayant pas paru jeter beaucoup de lumière sur la question, je supplie Votre Excellence de vouloir bien la compléter ou l'élucider, en nous fixant une autre date.

Riza-Pacha à lord Grandville.

Je me fais un plaisir de me mettre à la disposition de Votre Excellence. Pour plus de clarté, je vous déclarerai que Dulcigno sera livré quand les poules auront des dents.

Je suis, etc.

Lord Grandville à Bismarck.

Troisième réponse aussi obscure. Commence à croire que Porte se moque de l'Europe.

Bismarck à lord Grandville.

Possible. Cependant pour être sûr, sollicitez autres explications.

Lord Grandville à Riza-Pacha.

Europe exige explications formelles.

Riza-Pacha à lord Grandville.

Cabricios arci thuram, catalamus, singulariter nominativo bonus, bona bonum quare ? Pourquoi ? Quia Dulcigno concordat in generi, numerum et casu.

Lord Grandville à Bismarck.

Réplique dérisoire. Décidément se moque de nous. Indispensable Europe fasse démonstration. Allemagne consent-elle ?

Bismarck à lord Grandville.

Allemagne démontrera si, dans le cas où, à moins que...

Lord Grandville à Beust.

Porte-Ottomane joue Europe sous jambe. Associez-vous à démonstration ?

Beust à Grandville.

Autriche démontrera volontiers à condition que démonstration soit démonstration.

sans être démonstration, tout en étant démonstration. Telles sont nos traditions diplomatiques.

Grandville à Saint-Hilaire.

Démontrez-vous ?

Saint-Hilaire à Bismarck.

Démontrerai avec plaisir. Seulement crains de déplaire Rochefort et Pyat. Au besoin cependant, enverrai bateau à laver, avec blanchisseuses.

Prince Monténégro à Puissances.

Est-ce pour rire ? Soldats prêts à marcher crévent de fièvre dans la boue. Sollicite instamment solution.

Lord Grandville à Monténégro.

Comprenez votre impatience. Allons consulter de nouveau l'Europe.

Bismarck à Grandville.

Après réflexion, sage de rien brusquer. Suspendez déclaration et envoyez vingt-cinquième ultimatum à Porte.

Grandville à Riza-Pacha.

A titre de dernière tentative pacifique, oui ou non, voulez-vous livrer Dulcigno ?

Riza-Pacha à Bismarck.

Porte toujours disposée à faire toutes les concessions compatibles avec dignité.

En conséquence, pour satisfaire aux vœux de l'Europe, nous prenons l'engagement solennel que voici :

Nous livrerons Dulcigno s'il plaît au ciel ; Nous fixerons la frontière grecque aux calendes ; Nous paierons nos dettes quand nous pourrons... et les réformes viendront par surcroît.

Mais par grâce que l'on insiste pas, que l'on ne demande rien de plus et surtout que l'on ne nous envoie pas l'ombre d'un canotier, car nous serions capables de faire un malheur.

CONGRÉGATIONS INOFFENSIVES

Il paraît que M. Constans veut, dans l'application des décrets du 29 mars, faire trois catégories des congrégations. Ce sont :

- 1° Les révoltées ;
- 2° Les résignées ;
- 3° Les inoffensives, qui s'occupent surtout de productions commerciales, liqueurs, fromages, etc...

On laisserait subsister ces dernières, que recommandent des services appréciés par tous les partis politiques.

C'est très bien. Il est évident que nous avons en trop haute estime la délicieuse liqueur des Chartreux, pour demander la dispersion d'une congrégation dont les produits, vendus dans les cafés de cinquante à soixante centimes le petit verre, dénotent chez leurs fabricants un amour bien compris de l'humanité.

Mais voyez jusqu'où peut aller l'abus de la tolérance gouvernementale. Toutes les congrégations vont se mettre à fabriquer quelque chose. A la place des frères et des sœurs qu'étaient, nous aurons des frères et sœurs, des frères pâtisseries ; les jésuites, qui n'ont pas de préjugés, n'hésiteront pas à se réorganiser en marchands de vins, et bientôt nous apprendrons, par les annonces des journaux, que le meilleur chocolat est le chocolat de la C^{ie} Dominicaine.

La nuit, au lieu des grands manteaux gris des vidangeurs, nous verrons se dessiner sur nos murs la silhouette brune de la robe des capucins. Et, ma foi, ces gailards-là sont tellement habiles, ils savent si bien fourrer leur nez partout, que nous ne serions pas étonnés qu'ils ne parvinssent, sous prétexte de curage de fosse, à pénétrer dans les familles et à reconquérir leur vieille influence dans nos foyers.

Que de maisons alors, seraient dénoncées comme n'étant pas en odeur de sainteté !

Nous soumettons ces observations à M. le ministre de l'Intérieur en le priant, toutefois, de ne pas y attacher plus d'importance qu'elles ne méritent.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Grand-Théâtre. — Des personnes bien informées assurent que, peu de jours avant l'ouverture de la saison, M. Vachot affirmait qu'il allait présenter aux Lyonnais une troupe lyrique telle qu'ils n'en avaient jamais entendue, une troupe tout bonnement incomparable. Cette assertion était exacte, la prétention de notre directeur semblerait prouver qu'il s'est fait une opinion fautive de l'importance de notre scène, ou bien qu'il manque un peu de modestie.

Autant qu'il nous a été permis d'en juger par les premiers débuts, — sans toutefois nous prononcer d'une façon absolue à l'égard de certains sujets, — nous pouvons à notre tour affirmer à M. Vachot, que très souvent avant sa venue miraculeuse en notre ville, le Grand-Théâtre a possédé des troupes d'un mérite supérieur à celle qu'il nous offre aujourd'hui. Ce sentiment paraît également partagé par le public qui, jusqu'à présent, ne prodigue pas sa confiance ou ses bravos à la compagnie qui débute devant lui.

Il est hors de doute pourtant que la troupe actuelle renferme des éléments excellents. Mais ce sont justement ceux qui avaient été choisis par les prédécesseurs de M. Vachot, — M. Aimé Gros, M. Marck, voir M. Senterre, — et dont l'engagement s'imposait presque pour encadrer les nouveaux venus, et donner un ton harmonieux à l'ensemble d'aujourd'hui. L'habileté de M. Vachot, habileté qu'il faut reconnaître, a consisté surtout à persuader à ces éléments anciens que le système des « Sociétés d'artistes » était une invention mirifique et à les convaincre que le *prova* était une panacée aussi douce que la douce Révalessence.

Donc, il y a du très bon dans la troupe : M^{lle} Baux, qui nous revient avec sa magnifique voix et son talent qui prendra certainement chaque jour plus d'autorité ; M^{lle} Gérald, la plus consciencieuse des d'agazons, artiste sûre dans tous les rôles de son répertoire ; M^{lle} Juliani et sa grâce et le charme s'imposent ; M^{lle} Lamy, un rare maître de ballet ; M. Nerval, un agréable chanteur et un comique de bon aloi.

Ajoutons à ces noms celui de M^{lle} Jeanne Devriès, qui, froidement accueillie tout d'abord, avait dès la fin du premier acte de la *Traviata*, reconquis toute son action, tout son empire sur le public. Telle elle nous quitta, il y a cinq ans, telle nous la retrouvons. A peine la voix a-t-elle perdu, dans le registre aigu, quelque peu de son éclat et de son charme, mais le prestigieux talent de la cantatrice est resté tout entier.

Que M^{lle} Devriès soit incorrecte, que son style s'éloigne de la perfection classique, que dans ses vocalises et ses points d'orgue, elle se dispense de suivre très exactement la partition ou la musique écrite, cela est fort possible. Mais elle rachète ces imperfections, — appréciables pour le petit nombre, du reste, — par une habileté et une science vraiment extraordinaires de son art, un incomparable brio et un sentiment dramatique qui n'existe que chez elle, à un tel degré. Elle a ce rare privilège d'intéresser, d'émouvoir, de fasciner son auditoire, autant par l'entraînement de son chant que par l'ardeur, nous dirions presque l'exagération de son jeu et de sa mimique. Un peu plus et la limite extrême serait même dépassée.

Parmi les nouveaux venus, un seul, à cette heure, a conquis son droit de cité parmi nous, c'est M. Montfort, première basse de grand-opéra. Doué d'une voix puissante, étendue, égale, quoique d'un timbre légèrement commun dans le haut, surtout quand la note est tenue ou forcée, M. Montfort sait chanter, phrase avec sûreté, son style est correct et son jeu intelligent et sobre. Que ses deux autres débuts lui soient aussi favorables que le premier et M. Montfort sera une sérieuse acquisition pour la Société des artistes.

Tous les autres, nous paraissent sujets à caution et il faudrait, à notre avis, que la somme des qualités qu'ils ont cachées dépassât de beaucoup la somme des défauts qu'ils ont montrés, pour que leur admission ne fût pas contestable.

Déjà, l'un d'entre eux, M. Auger, baryton d'opéra-comique, est allé au-devant d'un échec en résiliant. Une autre, M^{lle} Alhaiza, chanteuse légère de grand-opéra, invoque les circonstances atténuantes d'une indisposition... soit.

Des trois ténors, celui-ci, M. Claudio, fort ténor, possède une voix assez homogène, ne manquant ni d'étendue, ni d'ampleur, mais sans couleur et sans charme. Inhabile à dire le récitatif, le chant est incorrect et le style absent ; le jeu est lourd, sans distinction et malheureusement le personnage est fort mal doué sous le rapport physique.

Celui-là, M. De Keghel, partage, avec M. Claudio, des imperfections physiques que rachètent difficilement, surtout chez un ténor léger, un talent correct, un style assez pur, l'intelligence musicale et scénique et un organe qui ne serait pas dépourvu d'agrément s'il était doué de plus d'ampleur et si son propriétaire n'abusait pas de la voix mixte, au risque de rendre le chant incolore et monotone.

Le troisième ténor, M. Barbe, est un ténor comique. Ses intonations gutturales ou nasillardes sont comiques, ses gestes sont comiques et sa tenue en scène est comique. Peut-être se révélera-t-il plus distingué dans Comminges, Mortimer ou Léopold.

Nous suspendrons volontiers notre appréciation sur M. Danton, deuxième basse, qui après avoir échoué dans le *Châlet*, s'est relevé dans Saint-Bris, des *Huguenots*. Constatons seulement chez lui un organe lourd, sans timbre ni souplesse et d'une justesse quelquefois douteuse. En revanche, M. Danton ne paraît pas être chanteur ou acteur maladroit.

En attendant l'apparition de M. Seguin, qu'une indisposition a empêché de se produire en même temps que ses camarades, la direction a confié l'intérim de ce baryton de grand-opéra à M. Guillien, qui a laissé de si sympathiques souvenirs ici. M. Guillien a chanté et joué *Nevers* des *Huguenots* avec le succès qu'il était en droit d'attendre de sa voix qui nous paraît avoir acquis de l'ampleur et de son talent qui s'affirme de plus en plus.

L'orchestre va très bien, il a considérablement gagné cette année. Si la valeur du chef est restée la même, des départs heureux, des rentrées opportunes et des engagements nouveaux ont beaucoup augmenté celle des instrumentistes. Bornons-nous aujourd'hui à affirmer le fait, en nous réservant d'y revenir ; mais, n'oublions pas de prier M. Luigini de demander à ses artistes une abstention complète d'applaudissements pour les chanteurs et chanteuses en scène. Si ces messieurs ou dames procurent quelque plaisir aux oreilles de messieurs de l'orchestre, le mieux est de le témoigner aux répétitions, mais jamais en public.

Les chœurs, — lorsqu'ils seront au complet, — seront suffisants, surtout du côté des hommes. Celui des dames laisse bien à désirer.

Quant à la claque... on sait qu'elle est supprimée. Seulement, les échos de la salle ont gardé un tel souvenir des romans du temps passé, que le public en est encore tout étourdi...

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable

A. ALRICY.

REVUE FINANCIÈRE

Les facilités qu'a rencontrées la liquidation de fin septembre jointes à l'apaisement des questions intérieures, ont eu pour résultat de communiquer au marché une assez vive impulsion. Notre 5 0/0 qui était il y a huit jours à 119.50 et 119.60, s'est arrêté hier en clôture à 120.35.

Les principaux fonds étrangers ont bénéficié d'une reprise égale. On fait 86.20 sur l'Italien au lieu de 85.30 et 77.10 sur le Florin d'Autriche après 76.50. Nos valeurs de Crédit qui n'avaient pas été à l'influence de la crise se sont bornées à conserver leurs cours. Il y a beaucoup de fermeté sur la Banque d'Escompte à 815 et 820 et sur la Banque Hypothécaire à 622.50 et 625.

On annonce la très prochaine répartition d'un à-compte sur le dividende de l'exercice courant aux actionnaires de la Société Générale Française de Crédit. C'est une véritable bonification dont profitent les acheteurs actuels. On conçoit dès lors que les demandes soient nombreuses. Le Crédit Lyonnais varie de 950 et 960 sans changement depuis huit jours. La Banque de Paris est un peu plus ferme à 1110. La Banque Parissienne qui était encore à 735 mardi dernier, a ouvert à 710. La baisse s'accroît et tout indique qu'elle doit prendre des proportions plus larges. Le Crédit Foncier ne s'est pas relevé pendant la semaine. Il faut même constater la diminution de la prime faite par les actions du futur Crédit Foncier Algérien. Ces titres, auxquels on avait attribué une plus-value de 180 fr, sont aujourd'hui à 618.75. La baisse est de 61.25. Elle rejette nécessairement sur les actions du Crédit Foncier. Mettons nos lecteurs en garde contre une valeur qu'on cherche à placer dans l'épargne française, parce qu'elle a été repoussée par les capitaux anglais et allemands. Il s'agit des actions de la Compagnie Rio-Tinto qu'une institution allemande de Crédit vient inutilement de patronner à Berlin. Ces titres ne doivent prendre place dans aucun portefeuille sérieux. Le Banque de Dépôts et d'Amortissements est bien tenue à 555. On doit voir de la hausse sur cette valeur.

A. RALLERO

HERNIES

Guérison sûre, sans aucun remède, par les bandages perfect. PUY (Laurent) bandagiste, r. Barre, 5, Lyon

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

DEUXIÈME EMPRUNT COMMUNAL
de 500 millions
EN OBLIGATIONS DE 500 FR. 3 0/0
AVEC LOTS

Entièrement conformes au type des Obligations communales émises le 5 août 1879.

Les titres consistent en Obligations de 500 francs 3 0/0, remboursables en 60 ans, ayant droit à 6 tirages annuels de lots les 5 février, 5 avril, 5 juin, 5 août, 5 octobre, 5 décembre. Chaque tirage comporte :

1 obligation remboursée par	100,000 fr.
1 — — — — —	25,000 fr.
6 obligations remboursées par 5,000 francs, soit	30,000 fr.
45 obligations remboursées par 1,000 francs, soit	45,000 fr.

Ce qui fait 53 lots par tirage, pour 200,000 fr.
et 318 lots par an pour 1,200,000 fr.

Le 5^{ème} Tirage a eu lieu le 5 Octobre 1880Le 6^{ème} aura lieu le 5 Décembre 1880

Les intérêts des obligations sont payables les 1^{er} mars et 1^{er} septembre, à Paris, au Crédit Foncier et dans les départements, dans toutes les Recettes des finances.

Les titres sont délivrés sous forme d'Obligations définitives, au fur et à mesure des demandes et moyennant le paiement immédiat de la totalité du prix d'émission, fixé à 485 francs.

Les demandes sont reçues :

A PARIS : au Crédit Foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19;

DANS LES DÉPARTEMENTS : chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux et les Receveurs particuliers des Finances.

MALADIES DES FEMMES

Les dérangements et l'affaiblissement du système nerveux, sont radicalement guéris dans le plus grand nombre des cas, par l'emploi seul de la Ceinture PUY-LAURENT, bandagiste, 5, rue de la Barre, Lyon. Utile pendant la grossesse et suites de couches.

MÉDECINE

Maladies de la gorge, de la voix et de la bouche, effets pernicieux causés par les traitements mercuriels et l'abus du tabac. — Faire usage des **Pastilles de Dethan** au sel de Berthollet. — La Boîte : 2 fr. 50.

Maladies de l'estomac et des intestins, digestions pénibles, manque d'appétit, aigreurs, renvois, vomissements, diarrhée, coliques, etc. — Faire usage des **Pastilles** et des **Poudres de Paterson** au bismuth et magnésie. — Pastilles : 2 fr. 50. — Poudres : 5 fr.

Appauvrissement du sang, faiblesse de tempérament, manque d'appétit, fièvres, maladies nerveuses. — Faire usage du **Vin de Bellini** au quinquina et colombo, fortifiant, digestif, fébrifuge et antinerveux; il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la maladie ou les fatigues de toute nature. — La Bouteille : 4 fr.

DETHAN, Pharmacien, 90, faubourg Saint-Denis, à Paris, et principales pharmacies de France.

MALADIES DES FEMMES

M^{ME} CHRÉTIEN

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la **Stérilité** et ses diverses affections; il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la maladie ou les fatigues de toute nature. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS

DE MIDI À QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins M^{ME} DUPORE D'écritton

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31 (Ecrire franco).

PLUS DE TÊTES CHAUVES !

HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS. — Guérison des maladies du cuir chevelu. — Arrêt immédiat de la chute des cheveux et repousse certaine à tout âge (à forfait). — **AVIS AUX DAMES** : Traitement spécial pour la croissance et la conservation de leur chevelure, même à la suite de couches. — On envoie gratis renseignements et preuves. On jugera. **MALLERON**, Chimiste, 85, rue de Rivoli (pr. le Louvre) PARIS.

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5

E. MAUGUIN Pharmac. successeur de A. SANTENA

Produits au gluten p^r les diabétiques

SAGE-FEMME

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Tenue par M^{LE} JEANNIN

5, rue de la Platière, Lyon

PENSIONNAIRES

Soins les plus assidus. — Discretion assurée

CHAMBRES

Se charge de placer les enfants.

Lyon. — Dép. LARAUME, c. Lafayette, 5, A. ALAI, 1, 101.

17^{ème} ANNÉE

Le Moniteur

TIRAGES FINANCIERS

Propriété du Crédit Général Français

Société anonyme. — Capital : 20 millions de francs.

La plus ancienne, la plus répandue et la plus complète des journaux financiers.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Seize grandes Pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 francs

Abonnement de 3 ans : 10 francs

S'adresser à la SUCCURSALE du Crédit Général Français à LYON, rue de l'Hôtel-de-Ville, 5.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

Société anonyme, Capital : VINGT MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : à Paris, 16, rue Le Pelletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. — Négociations de toutes valeurs non cotées. — Paiement gratuit et immédiat de tous coupons pour les clients-abonnés au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS**. — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la Province.

CALENDRIER MANUEL

Du Capitaliste

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS. Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de bourse. — Impôts qui frappent les titres. Loi sur les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

1 FRANC
par
AN

90,000 Abonnés

52 NUMÉROS

Le Moniteur
des
Valeurs à Lots

(Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)

LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères

LE PLUS COMPLET DE TOUTS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)

Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse.

Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.

PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital : 30,000,000 de fr.

Abonnements dans tous les Bureaux de Poste : UN FRANC PAR AN, et à Paris, 17, rue de Londres.

INJECTION BROU

Hygiénique, Infaillible et Préserve. — La seule guérissant sans lui rien adjoindre. 30 ans de succès. — Se vend dans toutes les bonnes Pharmacies de l'univers et, à Paris, chez J. FERRÉ, Pharmacien, 102, rue Richelieu, Successeur de BROU.

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE

de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Ecrire à EYMIN, à Vienne (Isère), pour ne jamais plus avoir à redouter de ce fléau.

LE GRESHAM Assurances RENTES VIAGÈRES

sur la Vie

Aux taux de 10, 12, 15, 17 et 20 0/0 suivant l'âge.

30, rue de Provence, PARIS. — Envoi gratis de notices explicatives.

Articles de Luxe et de Fantaisie

MON CASSET

Rue de la République

Rue de la République

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie

Sacs gibéciers. Necessaires garnis

Ébénisterie artistique

Porte-Bouquets — Passe-Partout

Chapelles. — Petits Bronzes

Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie

Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

GAZETTE PARIS

Le plus grand des journaux financiers

NEUVIÈME ANNÉE

Paraît tous les Dimanches.

PAR AN

Semaine politique et financière. — Études sur les questions du jour. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Arbitrages avantageux. — Conseils particuliers par Correspondance. — Extraits des coupons et leur prix exact. — Cours officiels de toutes les valeurs cotées ou non cotées.

FRANCS

ABONNEMENTS D'ESSAI

2 F^{rs} La Première Année

Prime Gratuite

LE BULLETIN AUTHENTIQUE

des Tirages financiers et des Valeurs à Lots

PARAISANT TOUTS LES 15 JOURS

Document inédit, renfermant

des indications qu'on ne trouve

dans aucun journal financier.

ENVOYER MOND-POSTE OU TIMB.-POSTE

59, rue Talbott — Paris

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

BOITES DE CONTREFAÇONS

CHOCOLAT-MENIER

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de Salsepareille QUET a guéri toutes les

Maladies contagieuses; Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les

affections des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.

Même pharmacie : Pommade souveraine pour les yeux, Prix : 2 fr. — Ex-

trême infaillible contre les maux de dents, Prix : 2 francs.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne Fabrication des

CHAUSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS



Maison CASSET, rue de la République, 32 (EX-RUE DE LYON)